

Chapitre V

Autres souvenirs

Réactivés par les épisodes scolaires, religieux et festifs, les voyages dans ma mémoire ont continué. J'ai ainsi glané d'autres souvenirs de la famille et du voisinage.

Souvent épars, j'ai essayé de les présenter par thème et de les situer chronologiquement. J'ai aussi poursuivi mes recherches sur Internet pour m'assurer de leur exactitude, car, avec l'ignorance de la jeunesse et les outrages du temps, la fiabilité de mon "vieux" cerveau n'offre plus de rigoureuses garanties.

La famille Vignale

À l'automne 1996, dans le n° 75 de la revue "L'Algérieniste"¹, je lisais une chronique relative au "Cabotage sur les côtes algériennes" (C5. E1).

Je tressaillais soudain à la rubrique "Mauvaise fortune de mer" : j'étais pris d'une vive émotion à la lecture du passage suivant :

"Le lundi 26 novembre 1928, le "Césarée" de la Compagnie des Caboteurs Algériens, en provenance de Cherchell, coule entre le Cap-Caxine et les Bains-Romains par fort vent d'ouest (360 tx, 43 m x 7,05, 300 Cv) "

Cette citation laconique était suivie de la relation du naufrage par le quotidien, "La Dépêche Algérienne", du 28 novembre 1928.

M. Vignale, le capitaine du navire ayant trouvé la mort dans ce naufrage, habitait dans notre immeuble avec sa famille : c'était notre voisin du dessus.

Son foyer comptait trois filles, le notre cinq. Cette analogie familiale avait rapproché les deux épouses malgré leurs différences sociales : Mme Vignale, austère et stricte "bourgeoise" métropolitaine, et ma mère, marquée par ses origines étrangères, réservée et tout aussi rigide.

Comment ce rapprochement s'est-il produit ?

Réponse : Aussi mystérieusement qu'avec la "mère Gatto", malgré leurs profondes différences culturelles.

¹ Créée en 1973, est l'organe d'expression du "Cercle algérieniste" qui a pour objectif la sauvegarde du patrimoine culturel né de la présence française en Algérie. Elle diffuse les études, travaux, articles, textes littéraires permettant d'approfondir la connaissance de cette présence. Il apporte les témoignages de ceux qui ont œuvré en terre nord-africaine et met ainsi à disposition les éléments constitutifs de l'histoire de notre ancien pays.

Le cabotage sur la côte algérienne

Les bateaux n'hésitaient pas à mouiller à proximité de la côte. Ils organisaient avec la plage un va-et-vient, permettant d'établir un train de flottage : envoi de fûts vides et retour de fûts pleins, descendus des propriétés voisines.

Les fûts étaient alignés sur la plage et roulés à la mer à notre arrivée. Ils étaient crochés avec la patte d'oie ordinaire capelée sur le fil d'acier même du treuil qui avait été déroulé jusqu'à la plage à l'aide du canot. C'était une gymnastique harassante dont on devine les aléas et qui ne pouvait se faire que par beau temps, afin d'éviter tout heurt contre la coque. C'est "à la cape", au large, qu'on attendait quelquefois le calme.

Mauvaise fortune de mer

Le 14 novembre 1927, deux petits cargos quittent Alger pour Tipasa en vue d'y prendre un chargement de vins en fûts. L' "Angèle-Achaque" s'amarre au môle, y décharge ses 260 fûts vides et commence le chargement.

La nuit tombe, mais le vent se lève, la mer grossit. À Tipasa, le port étant ouvert, n'est pas protégé ; par gros vent la houle y pénètre. Sur le "Carmel-Achaque" à l'ancre en rade, le capitaine inquiet, fait pousser la vapeur, lève l'ancre et commence à s'éloigner de la côte. Sur l' "Angèle", après la dure journée, l'équipage est au repos ; il se croit encore à l'abri, ne réagit pas tout de suite. Il faut pousser la chaudière mise en veilleuse. La manœuvre est délicate, on doit à l'aide du treuil se déhaler sur l'ancre arrière, puis virer de bord pour prendre le large. Hélas ! La mer devient forte, la pression n'est pas suffisante. Dans la nuit l' "Angèle" est ballottée, embarque une lame, la chaudière explose, brisant le pont et la passerelle. Elle dérive ; finalement drossée sur la falaise voisine de Sainte-Salsa, elle chavire. Il est 23 h. Il n'y aura pas de rescapés.

À Alger, on les croit perdus tous les deux ; pourtant le lendemain vers 11 h 30, on voit à l'horizon une coquille ballottée par les flots, un petit navire à cheminée jaune et noire luttant contre les vagues et se dirigeant vers le port. A 11 h 50, il franchissait la passe, c'était le "Carmel".

Son capitaine, Marcel Lambert, dira : " il est 22 h, la mer grossit, il faut fuir la pointe du Chenoua, nous faisons route au large où me jugeant à l'abri de la côte je prends la cape. Ce n'est qu'avec le courage de mon équipage que nous avons pu sortir de là."

(La Dépêche Algérienne du jeudi 17 novembre 1928)

Le naufrage du "Césarée"

"M. Louis Ropast, chef mécanicien un des quatre survivants sur les dix-neuf membres de l'équipage, nous dit, qu'étant parti de Tipasa avec 250 fûts de vin pour compléter son chargement à Cherchell, le capitaine M. Vignale trouve que son bateau serait trop chargé.

Toutefois, il fait le plein avec 40 fûts, mais il en fait charger 107 de plus. Il quitte Cherchell à minuit, arrive devant Cap-Caxine par grosse houle arrière, l'une d'entre elles submerge l'arrière trop chargé et le bateau coule avant l'arrivée de "l'Hirondelle" partie à son secours.

Une collecte par voie de presse fut organisée pour venir en aide aux familles des disparus."

(La Dépêche Algérienne" du 28 novembre 1928).

Jacques THIBAUT "L'Algérieniste" n° 75 de septembre 1996 p.51-52

Pour "distraire" leurs "demoiselles", qui ne jouissaient pas de la liberté de mœurs actuelle, et faire prendre l'air au "petit dernier", parfois, elles effectuaient ensemble quelques rares promenades. Cela leur permettait d'échapper aussi, pendant quelques heures, à leurs lourdes tâches familiales hebdomadaires.

La veille du drame, le dimanche après-midi, toutes les deux avec leur nombreuse progéniture, dont j'étais le seul représentant mâle, étaient allées se promener vers les collines du Frais Vallon et le Beau Fraisier¹.

Mme Vignale ne se doutait pas alors du grand malheur qui allait s'abattre sur sa famille le lendemain.

Je venais d'avoir 13 mois.

Le "Cabanon"

Après le mariage de ma sœur Assomption, en juillet 1930, la situation professionnelle de mon père en sa qualité de fonctionnaire est maintenant "bien assise". Mes parents, toujours attentifs au bien-être de leurs enfants, songent alors au développement et à l'épanouissement des plus jeunes, Henriette, Lydie, et, moi en particulier de santé toujours fragile. En 1931, ils loueront pour cela "un cabanon", où nous passerons toutes nos "grandes vacances" jusqu'en 1935.

Description

En Algérie, le cabanon n'est généralement pas une petite cabane ou un chalet de plage, mais souvent un pavillon en dur ou un appartement rustique dans un immeuble en bordure de mer. Le notre appartenait à cette dernière catégorie. Sa location, pratiquée à l'année, se prolongea durant 5 ans.

Loué à la "Sté Vidal et Manégat", importante fabrique de sacs et de bâches, il se situait au lieu-dit les Deux Moulins, sur une plage² dans une crique, au pied du "Casino de la Corniche"(C5.01, 02 03 et 04). Ce dernier, bien connu des Algérois et des touristes, laissera plus tard un sinistre souvenir³.

Locataire permanent de cette "résidence secondaire", terme non encore à la mode, nous y passions naturellement les trois mois d'été, mais, nous y allions aussi au printemps pour des week-ends de fêtes, telles que Pâques ou Pentecôte.

Adossé à la colline prolongée par la plage, l'édifice de deux étages avait la particularité d'avoir son entrée à la terrasse. Nous devions donc descendre des escaliers pour parvenir chez nous, au premier, où, de notre véranda, à quelques mètres de l'eau, nous surplombions le sable.

C'était un "trois pièces" en enfilade. On y accédait par un couloir débouchant sur une grande véranda. En entrant, on longea, à gauche, le mur où était fixé le compteur électrique qui servait de portemanteau à la veste et la casquette de mon père ; à droite, la chambre des parents, les W.C. et une deuxième chambre.

¹ Lieux de promenade déjà cités lors de "la retraite" pour la préparation à la Première communion.

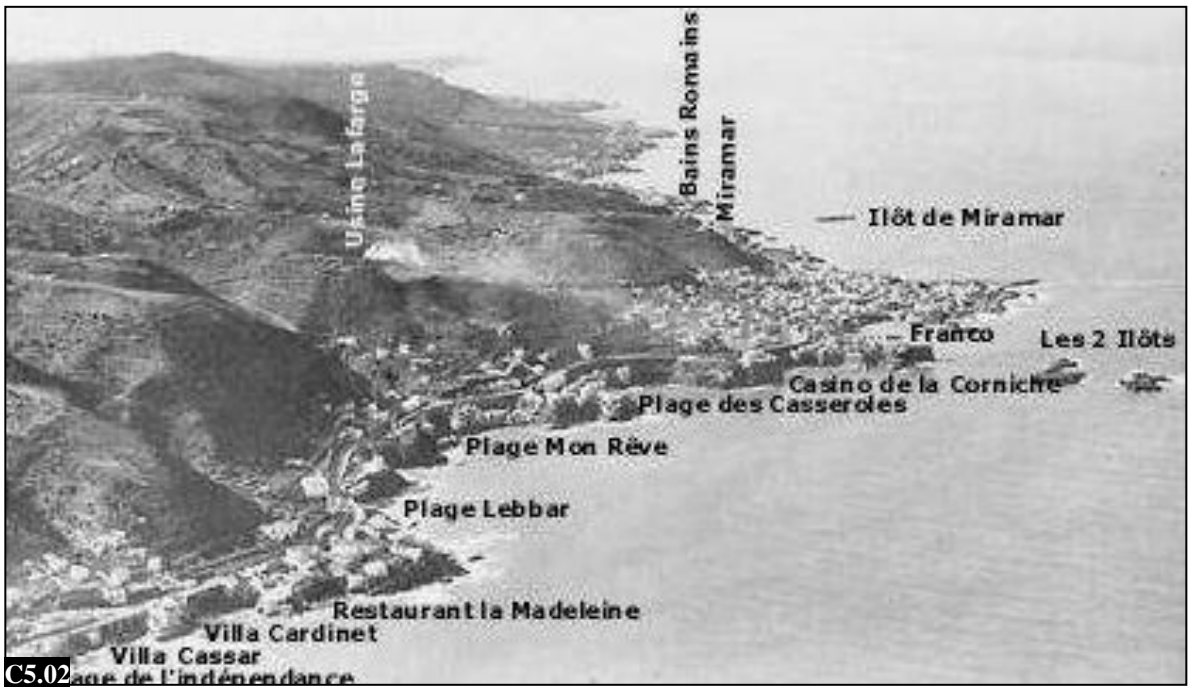
² Sans nom particulier on la surnommait "plage des casseroles". Cette dénomination reste un "mystère".

³ En juin 1957, une bombe, déposée sous l'orchestre par le FLN, fit 11 morts et 85 blessés dont 14 amputations.

À l'Ouest d'Alger



1950 – Saint- Eugène



1950 – Des Deux Moulins à la Pointe Pescade

Cette dernière recevait dans un lit Françoise et Marinette, et, au sol, sur un matelas, couchaient Henriette et Lydie. Quant à moi, je ne me souviens plus : probablement, sur un petit matelas, dans la chambre parentale.

La véranda servait de salle de séjour et de salle à manger. Un coin cuisine y était aménagé et les repas préparés, en l'absence de gaz, sur un réchaud à pétrole. Mais, nous avions l'eau courante et l'électricité.

Elle servait aussi de dortoir, lorsque nous avions des invités, comme Assomption, les tantes, les cousins et cousines, et les voisins et voisines (C5.07-08-09). Avec matelas et couvertures au sol le "tour était joué". En Algérie en plein été, un rhume n'était pas à craindre.

Plus tard les médias, pour étaler leur savoir et étoffer leurs informations, découvriront le "froid en hiver" et la "chaleur en été" (C9.E2). Mieux encore, ils trouvèrent un terme plus précis pour les chaleurs estivales. Ils assénèrent aux lecteurs et auditeurs incrédules, surpris et inquiets : ... "La canicule".

En attendant ... "l'Enfer".

La famille Nadal

La famille Nadal logeant au-dessus, reste un souvenir vivace de cette période. Aussi nombreuse que la nôtre, elle avait la particularité de présenter une vision inverse. Elle se composait d'une seule fille, l'aînée, Antoinette, et de quatre ou cinq garçons. Le dernier devait avoir l'âge de Lydie.

La ressemblance de nos mères retient aussi mon attention. Madame Nadal, austère et sévère comme la notre, ne manquait toutefois pas d'humour, surtout, lorsqu'elle parlait de ses garçons.

Leur rigueur était la même. Nous devions obéir "au doigt et à l'œil" si nous ne voulions pas endurer la punition prévue. Nous la subissions rarement, car, sachant qu'elle ne serait pas rapportée, malgré nos larmoiements, nous avions la sagesse de "nous tenir à carreau".

Ainsi, lorsque le sifflet à roulette de Madame Nadal ou le claquement des mains de ma mère se faisaient entendre, pour appeler de leur véranda leur progéniture, il ne fallait pas prolonger le bain, car, le lendemain sa suppression était garantie.

Elles entretenaient d'excellentes relations mais ménageaient leur indépendance. Leurs rapports se bornaient à deviser sur le sable en fin d'après midi, en tricotant ou en cousant, quand les contraintes familiales le permettaient.

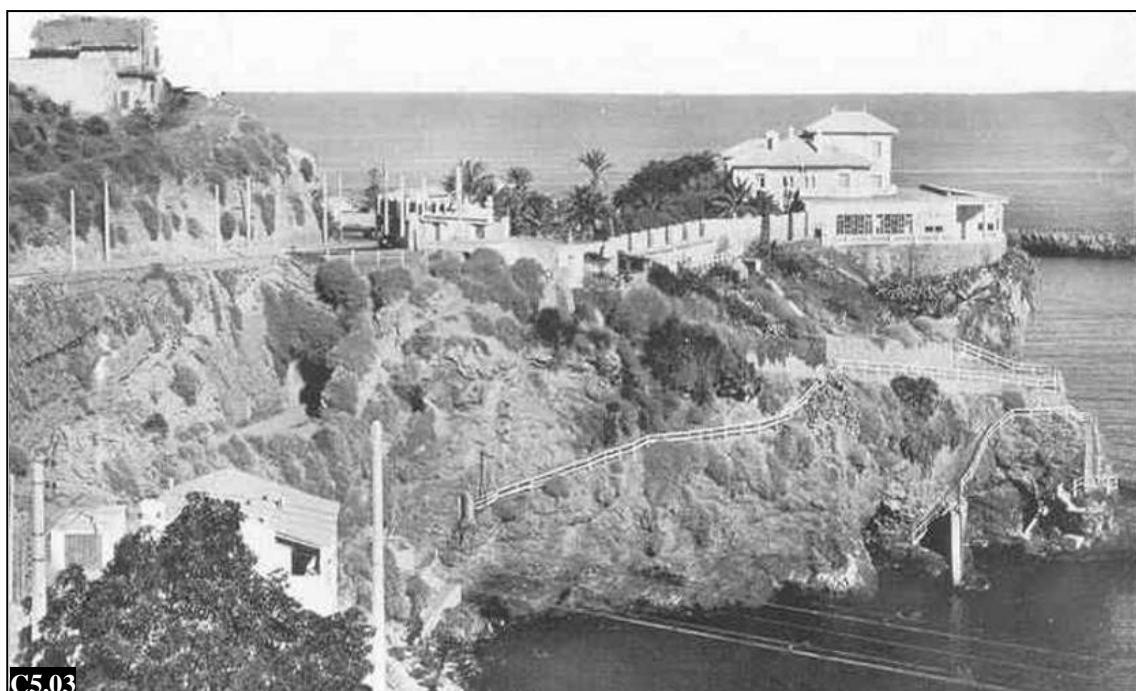
Sans être aussi forts que ceux de la famille Gatto, nous avons conservé des liens pendant quelques années en nous rendant visite à Alger. Leur demeure était située au quartier "chic" de l'Agha, de l'autre côté d'Alger. Je garde en mémoire un bel appartement, au 5^{ème} étage d'un immeuble bourgeois, donnant sur une place, face à l'église Saint-Charles¹.

"La plage des casseroles"

Au lieu dit "La Vigie", cette plage est enclavée dans une anse au pied d'une colline. Elle est bordée, à sa gauche, par un promontoire abrupt et rocheux chapeauté à son extrémité du Casino de la Corniche, et, à sa droite, par un enchaînement de rochers qui la sépare de la crique "Mon Rêve" (C5.02).

¹ Devenue après 1962, la Mosquée Djemaa Erahma.

La Plage des Casseroles et le Casino de la Corniche



1950 – Les constructions, les mains courantes à flanc de rocher, le toboggan, les plongeurs



1990 – La nature a repris ses droits, tout a disparu, seul reste le Casino

Son exposition nous permettait d'apercevoir au large, paraissant flotter sur l'eau, une partie des deux îlots de la Pointe Pescade en forme de grosses saucisses.

Composée d'un sable grossier sans cailloux, sa longueur ne dépassait pas 200 mètres. Une douzaine de "cabanonniers" seulement l'occupait, mais leur nombreuse progéniture la peuplait avantageusement.

Pour ses touristes, le casino avait à ses pieds, fixé sur la roche, un double plongoir et un toboggan en ciment. Ils y accédaient par un escalier en bois qui se prolongeait en une voie sommaire accrochée à la paroi escarpée pour aboutir à la plage. Cet étroit passage suspendu était formé de lattes à claire-voie au garde-corps branlant (C5.03). Mais, ils utilisaient rarement ces équipements et restaient généralement dans leur milieu en vase clos, on ne les voyait donc pratiquement jamais.

À l'exception de mes parents et d'Assomption qui nous avait quittés, tous les enfants apprirent à nager en ce lieu. Ma mère avait aussi un maillot et faisait même "tremlette" de temps en temps (C5.10). Par contre, mon père ne se baignait jamais il ne mouillait que ses pieds en relevant soigneusement son pantalon.

Lydie obtenait ainsi, le 12 août 1934, le "Brevet Élémentaire de Natation" après avoir parcouru une distance de 25 mètres (C5.05).

Mais peu de gens savaient nager à l'époque, et seulement quelques adultes allaient à l'eau. Ce n'était, heureusement, pas le cas des enfants et adolescents qui avaient la chance de vivre près de la mer.

L'hydrocution du Maître nageur

Le mot "hydrocution" ne nous était pas encore connu, mais la sagesse populaire nous avait appris à ne pas se baigner après avoir mangé. Pour cela, le programme des baignades, adopté (sans concertation (!)) par les estivants pour leurs enfants, était le suivant :

Le petit-déjeuner pris vers 8 heures, aucun individu n'entrait dans l'eau avant 10 heures ; entre 12 heures et 12 heures 30, la plage se vidait ; elle se repeuplait vers 17 heures, avec, au "bain", quelques grands adolescents et jeunes adultes leur journée de travail terminée ; après souper, personne ne se mouillait, sauf en de rares occasions festives pour le fameux "bain de minuit", plusieurs heures après le repas.

Ce vocable "hydrocution" désignant la manifestation d'un dangereux malaise au contact de l'eau, me rappelle une anecdote. C'était un 15 août. À cette date, tous les ans, se déroulait une "cassouela"¹.

C'était un repas ou un casse-croûte pris par les "cabanonniers" réunis sur la plage, chacun apportant son "mobilier" et ses préparations culinaires. Les tables sur tréteaux alignées sur le sable, les chaises et les bancs en place, les agapes commençaient.

À cette occasion, le maître nageur du casino était invité. D'origine métropolitaine, c'était un beau gaillard sympathique. Il quittait ses vieux touristes guindés, quand son service le permettait, pour venir se divertir avec nos jeunes gens.

Ce jour là, grisé par un solide repas bien arrosé, il décida de se baigner comme il le faisait souvent. L'assistance tenta bien de l'en dissuader, mais, têtu, il répondit, avec son accent "parisien", vouloir démontrer l'innocuité de la digestion lors d'une baignade, et se jeta à l'eau.

¹ Argot pied-noir, d'origine espagnole probablement, signifiant "banquet populaire".

Lydie et ses récompenses



C5.05

1934 - Diplôme des 25 mètres nage libre en natation



C5.06

1933 – Billet d'honneur que je n'ai jamais pu obtenir

"Mama...mia ... ! Le "pôvre"."

Prit d'un malaise, il n'eut pas le temps de faire la moindre brasse. Ballotté par les flots, son corps coulait et remontait. Heureusement tout près du bord, une chaîne humaine vite constituée le retira rapidement de sa fâcheuse situation.

Étendu sur le sable, après quelques mouvements respiratoires, il reprit lentement connaissance.

Il s'en tirait bien, car, les possibilités d'assistance étaient limitées à l'époque. Les postes de secours, les téléphones portables et le SAMU n'étaient pas encore là. En dehors de l'hôpital, les moyens de réanimation étaient inexistant.

En remerciant les participants il déclara qu'il retiendrait la leçon, et, paraphrasant La Fontaine, "jura ... qu'à l'avenir ... on ne l'y prendrait plus".

Ayant vécu, enfant, une hydrocution avant la vulgarisation du terme, je reste toujours dubitatif devant l'inconscience des gens. Certaines personnes recherchent sans nécessité, malgré les mises en garde, un danger qu'ils jugent imaginaire alors qu'il est réel même s'il reste aléatoire.

Le toboggan

À l'époque de cette péripétie je dois avoir six ou sept ans. Je sais déjà nager, mais seulement la brasse et ne barbote pas encore très loin du bord.

J'enviais les jeunes gens qui rejoignaient, à la nage ou par la paroi rocheuse, les plongeurs et le toboggan du casino (C5.07).

Glissant et plongeant, ils "s'en donnaient à cœur joie", ayant pris soin, pour "la glisse", d'enfiler un deuxième vieux maillot protecteur. Précaution indispensable pour éviter l'usure prématurée du premier, malgré le mouillage abondant de la surface cimentée du toboggan.

Une surprotection consistait encore à utiliser, comme "langes", des sacs de pommes de terre vides généreusement imbibés d'eau.

Un jour, enfreignant l'interdit, entraîné par deux ou trois adolescents, je rejoins le complexe de plongée. Pas à la nage, je n'étais pas encore de taille, mais par la voie terrestre acrobatique.

Sur place, je ne suis pas très rassuré. Avec mes yeux d'enfant, la plage et les cabanons là-bas me paraissent minuscules. J'ai l'impression d'être très haut, la mer en bas me semble très loin, et, son fond invisible dans l'onde opaque¹ accroît mon anxiété.

Mon tour venu au toboggan, une appréhension m'envahit, mais, ne pouvant me "dégonfler", je prends place entre deux jeunes gaillards, nos fesses posées sur un sac bien détrempe. Une poussée vigoureuse sur l'aire de départ, ... l'élan est donné, ... et :

"Vogue la galère !" C'est parti ... !

- "Ou...ou...ouf ... !" Le cœur va décrocher, comme dans un manège à sensations. Et ... :

- "Plouf ... !"

Tout est noir, car, je ne suis plus dans l'eau claire près du bord. J'ai la sensation de descendre dans un puits sans fond. En réalité ce n'est qu'une impression, nous ne nous enfonçons pas de plus d'un mètre ou deux.

¹ Pour le lecteur qui n'apprécierait pas le style de Victor Hugo, lire : "où l'on n'y voyait goutte".

La Plage des Casseroles aux Deux-Moulins



1932 – Marinette, Sauveur et Pascal Gatto (mon parrain), Antoinette Nadal, Françoise
(Derrière la pastéra, sous le casino, les grottes, le toboggan et les plongeurs à droite)



1934 – Henriette, moi, Bébert, Jean-Pierre, Lydie

Surveillé et encouragé par mes mentors, en quelques brasses je remonte sur les rochers. C'est exaltant. Je suis fier et fou de joie.

Mais, ... plus pour longtemps, car, ... quid de ma mère ?

Celle-ci, inquiète de ne plus me voir au bord de l'eau depuis un certain temps, scrute avec les jumelles toute la plage. Puis, intuitivement dirige celles-ci vers les rochers du casino où s'ébat mon groupe de jeunes.

Malédiction ! Elle m'aperçoit Aï ! Aï ! Aï ! ..., "Ça va être ma fête". Angoissé pour "son petit" mais ne pouvant intervenir, dans l'attente de mon retour, elle "ronge son frein" et "se mange les sangs".

Ma réapparition calme son anxiété et atténue sa colère. Mais, malgré son chagrin à me punir, elle ne faiblissait jamais dans l'administration de ses corrections.

Je ne me souviens plus de la sanction immédiate, mais, je suis certain d'avoir été privé de baignade le lendemain.

Camarade, jeux et devoirs de vacances

De cette période, je garde toujours quelques souvenirs vagues et confus.

D'abord, celui d'un camarade de mon âge. Il se baignait avec moi tous les matins et habitait une belle et grande villa, bâtie sur les rochers qui nous séparaient de la plage de "Mon Rêve".

Quelquefois, l'après midi, sa mère, grande bourgeoise métropolitaine, m'invitait à partager son goûter.

De ces visites, seule me reste la vision d'une vaste véranda surplombant la mer, à la vue imprenable face au large, logeant une grande volière dans un coin. Dans celle-ci, où l'on pouvait se tenir debout, s'ébattaient une bonne douzaine d'oiseaux multicolores de différentes espèces.

Subsistent encore, mes escapades avec les gosses de mon âge dans les roseaux qui s'étaient à flanc de coteau. Après la traditionnelle sieste obligatoire de l'après midi, on se retrouvait dans cette roselière à prolonger nos jeux avec les cannes et leur plumet.

Parfois, des actions plus calmes nous occupaient à détacher, avec un couteau, les arapèdes¹, fixées solidement aux rochers, pour les déguster crues comme les moules.

D'autres distractions paisibles consistaient à rechercher des coquillages dans le sable, au bord de l'eau, et, en particulier des yeux de "Sainte-Lucie"² espèce rare très recherchée. Ces prospections avaient particulièrement la faveur de mes sœurs, Lydie et Henriette. Leurs "précieuses" trouvailles étaient conservées dans des petites boîtes en fer de réglisse "Zan".

Enfin, je clos cette séquence par un dernier souvenir de devoirs et de cahiers pas très agréable.

Les "cours de vacances", présentés maintenant à profusion dans les librairies et grandes surfaces à chaque fin d'année scolaire, n'existaient pas encore. Mais, lors de nos derniers étés en 1934-1935, une institutrice eut l'idée "saugrenue" de passer ses vacances à "la plage des casseroles" et de proposer ses services.

¹ Patelle : mollusque gastéropode avec une coquille en forme de chapeau chinois.

² Opercule, "porte bonheur", d'un gastéropode fréquent sur les rivages méditerranéens.

En famille sur la plage



**Hélène (cousine), Bébert (cousin),
Henriette, Lydie, Adrienne Gatto,
Moi, Marie (sœur d'Hélène)**
(au fond : toboggan, plongeoirs et îlôts)

**1933 – Moi, Henriette, Maman,
mal assurée sur la chambre à air
et Marinette**



**1933 – Maman, moi, Assomption et
Éliane, Henriette, Marinette, Lydie
et Jean-Pierre croquant son goûter**

Une aubaine pour les parents, car, elle offrait probablement un prix de groupe, et, croyaient-ils ingénument, les savoirs acquis par leurs progénitures seraient conservés et perfectionnés par quelques leçons complémentaires.

Ainsi, certains jours de la semaine, la sieste était remplacée par une séance d'études fastidieuse chez cette maîtresse d'école.

Comme la trace des événements fâcheux s'estompe assez vite, je n'ai conservé aucun détail de cette dernière relation. Sans disparaître complètement, elle reste brumeuse dans ma mémoire.

La guerre

Cette période dramatique qui débute en septembre 1939 (C2.E2-E4), se termine provisoirement avec l'armistice de juin 1940. Je n'ai pas encore 13 ans. À cet âge, et avec les moyens d'information embryonnaires de l'époque, un enfant ne pouvait avoir conscience du développement tragique de ce conflit. Il ne me reste que quelques rares images confuses m'ayant marqué.

Les tranchées

Les tranchées de la rue de Picardie apparaissent les premières. Longeant le mur d'enceinte de l'Hôpital maillot, face à nos immeubles, le trottoir a une largeur de 4 à 5 mètres. Seule la partie bordant la chaussée est goudronnée. L'autre, en terre battue, sera creusée de tranchées.

Exécutées suivant les règles de l'art, elles zigzaguaient dans une succession d'angles droits comme celles de la Grande Guerre. Seules manquaient, les casemates où les poilus se reposaient. Les autorités gardaient, dans une vision de la dernière conflagration, la hantise des bombardements.

Mais l'aviation adverse ne s'étant pas manifestée, ces boyaux restèrent inutilisés et furent comblés en 1941. Dans une atmosphère "bon enfant", nous fûmes simplement soumis à quelques exercices de descente aux abris déclenchés par la sirène d'alerte installée dans le clocher de Saint-Joseph.

Un tunnel débouchant sur la rue, avait encore été percé sous la placette du "Quartier"¹, l'immeuble 42 ter et la rue Réaumur (C1.04). Long de quelques dizaines de mètres, il s'enfonçait dans le flanc de la colline et devait pouvoir contenir plusieurs centaines de personnes. Fermé par une porte en fer, il ne s'ouvrit qu'après le débarquement des Américains en novembre 1942. J'eus alors le "loisir" de le visiter certaines nuits, à l'occasion des bombardements allemands.

Après la guerre il servit de dépôt au service de nettoyage de la ville

Le masque à gaz

Je revois encore une autre image furtive de cette période : celle de mon père arrivant un beau jour au repas de midi, avec en bandoulière un objet métallique de forme cylindrique. Cet étui contenait un masque à gaz.

¹ Étroite esplanade goudronnée, agrémentée de 4 arbres, bordée d'un parapet et de 2 escaliers rejoignant la rue.



C5.12

1940 - Le Zouave Tónico sur la "Ligne Mareth" avec mes futurs compagnons de La Coloniale
(Tonico est au centre tête nue)



C5.13

1935 - Le jumeau de notre poste de TSF



C5.14

1946 Alger - Françoise, Paule et René
(Le poste de TSF est posé sur le meuble)

La famille ne put satisfaire sa curiosité, car, il avait reçu l'ordre de ne l'ouvrir et de n'utiliser "l'engin" qu'en cas de nécessité absolue. Et, comme les dernières instructions reçues lui ordonnaient de le tenir à disposition sur le lieu de travail, je n'eus plus l'occasion de le revoir.

Il aurait été inconcevable qu'un ancien caporal de zouaves de la Grande Guerre enfreigne les consignes données

L'avion d'observation

Je termine mon "diaporama" par une scène restée nette et vivante. Elle doit se situer en juin 1940, lorsque l'Italie déclara la guerre à la France¹. Le spectacle se déroule dans un beau ciel bleu, au-dessus de la baie d'Alger. Les spectateurs sont au balcon, non pas de l'opéra, mais de notre logement.

Parmi eux, ma sœur Henriette et son fils Antony âgé de trois mois. Elle avait profité d'un passage de son mari mobilisé au Parc d'aviation d'Hussein-Dey, pour venir nous montrer son rejeton et passer quelques jours à la maison.

Le premier acte avait débuté par le son lugubre, répétitif et lancinant de la sirène, accompagné d'une vive canonnade. Pas de doute, ce n'était pas un exercice mais bien une alerte. Aussitôt, la réaction immédiate qui devait être :

- "Tout le monde aux abris"

s'est muée en :

- "Tout le monde au balcon".

La curiosité supplantant instinctivement la sécurité, nous voici réunis, ma mère, Lydie, Henriette tenant Antony dans ses bras et moi, sur cet excellent poste d'observation.

Acte II. Les coups de canon paraissent lointains, ils ne proviennent donc pas du fort Duperré, à l'Ouest, près de notre Dame d'Afrique. Une large vision panoramique nous fait découvrir alors vers l'Est, des flocons noirs parsemant le ciel. Ils marquent les explosions d'obus de DCA².

Acte III. Soudain, un point noir entraînant un panache de fumée chute et disparaît derrière le promontoire d'El Ketani qui nous masque le port abrité dans la baie. Un avion, touché probablement, paraît être tombé dans la rade. Les détonations cessent, et le son prolongé de la sirène annonce la fin de l'alerte.

Épilogue. Nous apprenons le lendemain, par le "téléphone arabe"³, ... censure oblige, qu'un avion d'observation italien avait été abattu.

De cette "drôle de guerre"⁴, ce fut la première et dernière alerte réelle en Algérie. Quelques jours plus tard l'Armistice était signé.

La guerre est terminée (?)

Les soldats de la proche famille sont démobilisés fin juillet et mes trois beaux-frères retrouvent femmes et enfants :

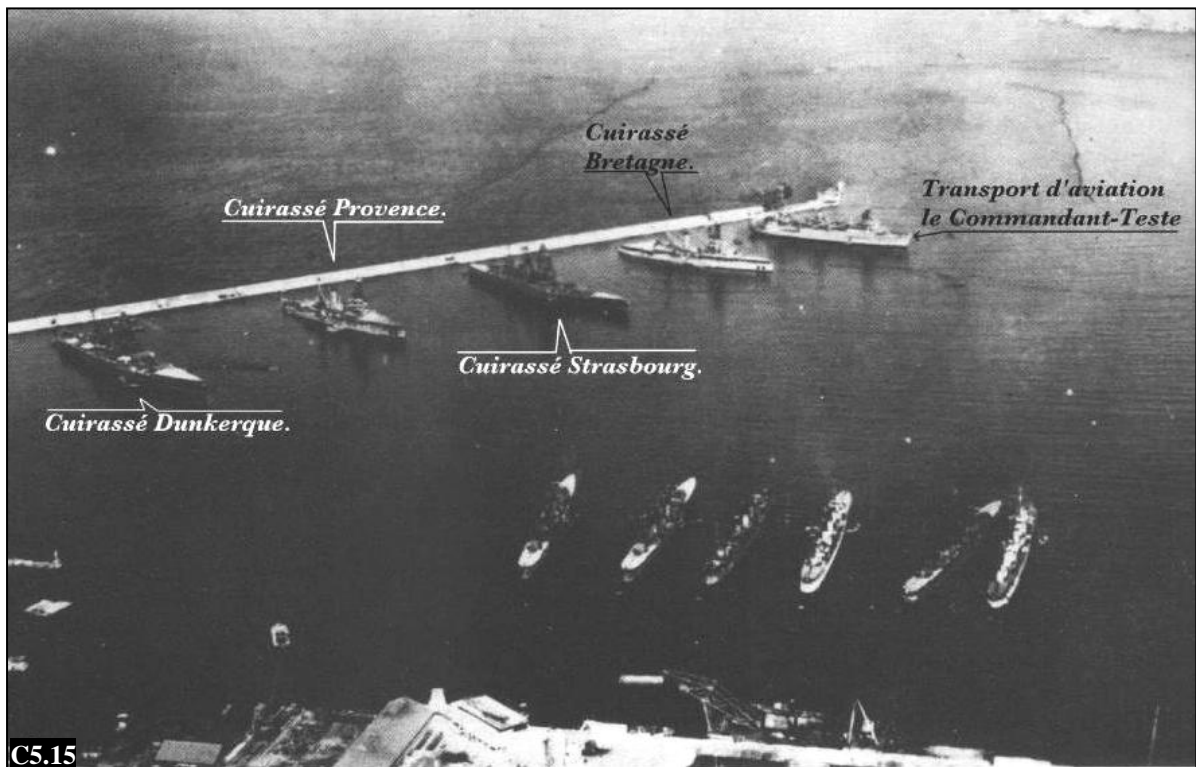
¹ L'Italie de Mussolini déclara la guerre le 10 juin 1940, 12 jours avant l'Armistice.

² DCA : Défense Contre Avions.

³ Renseignement transmis de "bouche à oreille".

⁴ Surnom donné à la période s'étendant de septembre 1939 à l'offensive allemande de mai 1940.

Mers-el-Kébir le 3 juillet 1940



Les navires français avant l'attaque de l'escadre anglaise
(Au 1^{er} plan les contre-torpilleurs)



Le Dunkerque touché, en feu, avant de s'échouer



Le Bretagne en feu, avant de couler

Antoine Ivarra, le "vaillant voltigeur" du 2^{ème} Zouave (C5.12), comme ses "illustres" père et beau-père, ramènera "l'agréable" souvenir de sa "villégiature" sur la ligne Mareth, dans le Sud tunisien. Dans un "confortable" marabout¹, rongéant son frein en compagnie de scorpions et de "roses des sables"², il a attendu, comme le "lieutenant Drogo"³, une hypothétique attaque italienne qui n'est jamais venue.

Jean Ivarra, son frère aîné, mécanicien d'aviation, se partagea entre, La Sénia, Blida et Alger. Sa "noble" spécialisation entraîna son affectation dans d'importantes bases aériennes, ce qui lui permit, malgré les obligations contraignantes de l'Armée, de n'être pas trop éloigné de sa famille.

Adolphe Lillo, le plus "chanceux"(!), ne resta sous les drapeaux que deux mois. Sa demande de naturalisation n'ayant été officialisée qu'au mois d'avril, il fut mobilisé à la fin de la guerre. Appelé dans les Chasseurs d'Afrique, je le revois coiffé de sa haute chéchia, rouge brun⁴, cerclée de trois fins lisérés noirs. Né en Espagne, à la suite d'un "volontaire accident"⁵, il ne connaissait pas son pays de naissance, et, jusqu'à la déclaration de guerre, n'avait pas jugé utile d'entamer une procédure de naturalisation.

Quant à mon quatrième beau-frère, Fritz, le veinard, il ne fut jamais mobilisé, et pour cause ... : il était Suisse.

Le drame de Mers-el-Kebir

Malheureusement, la signature qui mit fin aux hostilités entre la France, l'Allemagne et l'Italie entraînera un épisode dramatique quelques jours plus tard. La Flotte anglaise attaquera, pour la détruire, l'escadre française au mouillage à Mers-el-Kebir le 3 juillet 1940 (C5.E2) et (C5.15-16-17).

À cette date je suis encore à Alger, l'année scolaire vient juste de se terminer. À l'occasion des "grandes vacances", je rejoins Oran avec Lydie quelques jours après ces événements.

Des témoignages recueillis, j'ai retenu :

Le véhicule, muni d'un haut-parleur, sillonnant les rues de la ville le matin du drame. Il ordonnait à tous les marins permissionnaires de rejoindre immédiatement leur bâtiment. Un certain nombre d'entre eux ne revirent plus Oran et disparurent, noyés dans les flancs du Bretagne ou brûlés et déchiquetés par les obus britanniques.

La stupeur des Oranais, en fin d'après-midi, quand ils entendirent la violente canonnade et aperçurent les panaches de fumée. Les volutes s'élevant de la rade de Kebir, cachée par le promontoire du fort Lamoune, confirmaient la tragédie.

Et enfin, la consternation de la population Oranaise qui avait adopté tous ces équipages. Elle manifestait une profonde rancœur et une sourde colère contre nos "perfides" amis de la veille.

Le détail de cette journée et, les remarques et réflexions de ces événements sont résumés dans "l'encadré" ci-après (C5.E2).

¹ Tente militaire ronde à toit conique.

² Concrétions de gypse que se forment parfois dans les sables désertiques.

³ Héros du célèbre roman de Dino Buzzati : "Le désert des Tartares".

⁴ Différenciée de la chéchia rouge vif, sans liséré, des spahis.

⁵ La coutume incitait les femmes à accoucher dans leur famille en Espagne, pour revenir ensuite en Algérie.

Mers-el-Kebir 3 juillet 1940

Le drame de ce jour scelle le destin de 1297 marins français et détermine, en grande partie, l'attitude de la Marine nationale à l'égard de la Grande Bretagne, de la France libre, de Vichy, voire de l'occupant.

Malgré les assurances françaises, après la signature de l'Armistice le 22 juin 1940, Londres doute des capacités des marins à résister à un coup de force allemand.

L'opération "Catapult", pour neutraliser la flotte française, est décidée par Churchill malgré les réticences de certains amiraux, dont Somerville qui doit l'exécuter.

L'escadre française, basée à Mers-el Kebir, commandée par l'Amiral Gensoul, aligne 2 cuirassés, 2 croiseurs, 1 transport d'hydravions, 6 contre-torpilleurs (C5.15)

Darlan, Amiral de la Flotte, juge improbable un coup de force de la Royal-Navy. Pourtant, à l'aube du 3 juillet, la force H, commandée par l'Amiral Somerville, se présente devant la base navale. Elle compte 1 porte-avions, 2 cuirassés, 3 croiseurs et 11 destroyers.

Somerville adresse à Gensoul un ultimatum, dont le terme expire 6 heures plus tard. Il comporte 3 propositions :

- Rallier la Royal Navy ;*
 - Appareiller vers un port britannique sous contrôle anglais ;*
 - Conduire les bâtiments aux Antilles ou aux États-Unis sous contrôle anglais.*
- Si aucune des 3 n'est acceptée, l'amiral devra saborder ses navires.*

Gensoul, résolu à ne rien céder sous la menace, ordonne à ses commandants de prendre les dispositions de combat et adresse un message au Q.G. de l'Amirauté.

Après la prolongation du délai, les pourparlers se poursuivent, mais Churchill, apprenant que des renforts rallient Oran, ordonne à Somerville d'intervenir.

À 17h 56, les premières salves atteignent la jetée ; Gensoul donne alors l'ordre d'appareiller et d'ouvrir le feu.

Mais bloqués dans la rade, les navires "cul à la jetée", ont des difficultés à manœuvrer et ne peuvent riposter. Ils sont écrasés sous les salves d'obus. Le cuirassé Provence et le croiseur Dunkerque, touchés doivent s'échouer. Le cuirassé Bretagne, touché, prend feu et coule avec une grande partie de son équipage. Seul le croiseur Strasbourg réussit à appareiller et, avec 5 contre-torpilleurs, gagne le large après un bref engagement.

Le 6 juillet, les avions torpilleurs de l'Ark Royal reviennent bombarder le Dunkerque et font exploser le patrouilleur Terre-Neuve augmentant le nombre de victimes qui s'élèvera à 1 300 morts.

Les Français n'ont pas su convaincre leurs alliés que la Flotte ne serait pas livrée. Ces derniers n'ont pas su les entendre ... jusqu'à son sabordage, le 28 novembre 1942, à Toulon, démentant la déclaration ci-après.

En France, ce drame réveille une anglophobie latente, mais regroupe également autour de Pétain une opinion publique désespérée. D'autant plus que de Gaulle justifie l'opération en déclarant le 8 juillet

" ... en vertu d'un engagement déshonorant, le gouvernement de Bordeaux avait consenti à livrer les navires à la discrétion de l'ennemi. Il n'y a pas le moindre doute qu'en principe et par nécessité l'ennemi les aurait employés soit contre l'Angleterre, soit contre notre propre Empire. Eh Bien ! Je le dis sans ambages, il vaut mieux qu'ils aient été détruits."

Cette attaque et la déclaration de de Gaulle porteront un coup sévère à la dynamique de l'Appel du 18 juin.

À partir de cette date, et jusqu'au débarquement des Alliés en Afrique du Nord en novembre 1942, à la "haine de l'Allemand" s'ajouta un profond ressentiment envers "l'Anglais" qui incluait le "traître de Gaulle".

Je me souviens d'une plaisanterie sous forme de devinette satyrique qui circula quelque temps en récréation à la rentrée d'octobre 1940 :

-. Question : "Sais-tu pourquoi les Anglais sont imbattables au football ?

-. Réponse : "Parce qu'ils ont de Gaulle dans les bois (deux goals).

Elle remplaça la chansonnette que l'on fredonnait dans les années 30 :

"As-tu vu Guillaume¹,
 "Sur la place du marché,
 "Qui vendait des pommes,
 "À cinq sous l'paquet,
 "Un paquet se casse,
 "Guillaume est foutu,
 "Poincaré² l'attrape,
 "Par la peau du cul.

Le Général de Gaulle, sous-secrétaire d'État à la guerre, à Londres en Juin 1940 refuse l'Armistice. Soutenu par Churchill, il crée les Forces Françaises Libres qui combattront les Allemands aux côtés des Britanniques.

Dernières résurgences

Remontés du fin fond de ma mémoire, ravivée par la rédaction de ce chapitre, quelques derniers souvenirs sont regroupés dans cette dernière rubrique.

Le poste de TSF

En 1933, avec les premières émissions de radio diffusées à Alger, mon père fait l'acquisition de notre premier poste de TSF³.

Je me souviens de ce volumineux récepteur en forme d'arche, avec sa grande grille d'où sortait le son, sa petite lucarne ressemblant à une portion de fromage et ses trois gros boutons. L'un, réglait la mise en marche et le volume sonore, un autre, les plages des longueurs d'ondes⁴, et le troisième, la recherche des stations émettrices.

Des spécimens semblables peuvent se revoir dans les vieux films des années 30 ou 40. Mais j'ai retrouvé, en navigant sur Internet, un modèle très proche du nôtre (C5.13). On constate leur similitude en observant attentivement la photo de Françoise, Paule et René⁵ (C5.14). Sur cette dernière, on peut distinguer le tiers de notre poste reposant sur le "petit meuble"⁶.

¹ L'empereur d'Allemagne qui déclara la guerre à la France en août 1914.

² Président de la République française pendant la guerre de 1914-1918.

³ "Téléphonie sans fil", dénommée plus tard "radio".

⁴ OM et OL (ondes moyennes et longues) On n'accédait pas aux Ondes Courtes et la FM n'existait pas encore.

⁵ Photo prise en avril 1946, lors de la venue de Françoise à Alger pour l'opération de Maman.

⁶ Ainsi dénommé dans la famille.

Celui-ci, avec la tapisserie aux motifs orange, le voilage de la fenêtre et les dessins du carrelage, réveille en moi de vivaces et nostalgiques souvenirs me rappelant des détails oubliés, en particulier :

La dorure aperçue décorant la poignée du tiroir de droite ; ses deux portes aux fermetures à clapets et leurs claquements secs caractéristiques à chaque va-et-vient ; les boutons de portes en forme de breloques dorées représentant des glands oblongs, et les sculptures de leur face se devinant sur le cliché avec "un brin d'imagination".

Radio-Alger ouvrait son antenne en début de soirée et la refermait vers 23 heures. Il présentait essentiellement des informations, de la musique et des chansons. Ces paroles et ces mélodies, entrant dans les foyers portées par les ondes, étaient pour nous un prodigieux bouleversement comparable à l'arrivée de l'électricité. Ce ne fut pas le cas du téléphone qui se diffusa très lentement, car il exigeait une ligne téléphonique encore inexistante¹.

Mais maintenant, à l'ère de l'ordinateur, l'Internet, le téléphone mobile, le scanner, l'IRM, la génétique, ... et, ... la télévision, analogique et numérique, et ... autre "Haute Définition", plus rien n'étonne le quidam d'aujourd'hui.

Repérée dans quelques films américains, l'existence de cette dernière nous était familière. Mais, comme nous n'avions pas "d'Oncle d'Amérique", sachant ce bien inaccessible, nous ne ressentions pas un besoin de possession. Cela ne nous empêchait pas toutefois de rêver.

Ainsi, certains soirs, dans le noir, d'un lit à l'autre nous échangeons Lydie et moi nos impressions sur cette mystérieuse télévision. Nous attendions pour cela le passage d'une auto, encore rare à la fin des années 30. Ses phares, éclairant la pièce à travers les persiennes, marquaient son déplacement par des traits lumineux sur le mur et le plafond. Nous fantasmions alors, avant de nous endormir, en nous représentant ces furtives illuminations comme des images venant d'un autre monde.

Cette année 1933, le 23 décembre, Lydie rentrait de l'école avec, en récompense, un "Billet d'Honneur" (C5.06).

La Glacière

Accoutumé depuis longtemps au réfrigérateur électrique, la rédaction de cette rubrique me paraît curieuse aujourd'hui. Pourtant, j'assistais à son apparition et à sa démocratisation après mon mariage, dans les années 50². Il succédait à la glacière des années 30 et 40.

Elle-même avait prit la suite du sac mouillé enveloppant les bouteilles de boissons déposées "au frais" sur le rebord des fenêtres, et, du récipient d'eau laissant flotter le beurre pour éviter sa fonte en été.

Notre première glacière est contemporaine de notre TSF. Construite à Oran, par mon cousin Jean Peres, menuisier ébéniste. De dimensions modestes, environ 60 x 60 x 80 cm, mon père l'avait ramenée par le train, probablement sur l'épaule sa valise à la main.

Son aspect extérieur ressemblait aux "frigos" de boucherie, en bois clair, avec sa porte et sa fermeture similaire plus réduite. Une feuille de zinc recouvrait l'isolant intérieur en liège (le plastique et la laine de verre étaient encore inconnus).

¹ Avant l'âge de 15 ans je n'avais pas encore tenu dans mes mains un combiné téléphonique.

² Le 1^{er} réfrigérateur électrique est produit aux États-Unis en 1913, il sera vulgarisé bien plus tard.

Un bac d'environ 30 cm de coté, s'ouvrant par-dessus comme une marmite, recevait la glace. Pas la crème, l'autre, l'eau congelée, achetée sous forme de "barre" au "camion à glace" qui passait dans la rue en été tous les matins.

Après son chargement réfrigérant, peu de place restait pour les boissons et la nourriture, mais cela suffisait pour ressentir et apprécier l'amélioration de notre vie quotidienne en été.

À mon départ pour l'Armée en février 1947, elle occupait toujours sa place dans l'angle de la cuisine près de la fenêtre

Le défilé

En poursuivant mon exploration, je retrouve, enregistré par mes yeux d'enfants, un imposant défilé sous nos fenêtres.

Je le situe en octobre 1936, mois où se déroule, les 17 et 18, le congrès constitutif du Parti Communiste Algérien¹.

Ce jour là, je suis dérangé dans mes jeux par un chant lointain venant de la rue. Il se rapproche et s'amplifie. Je file alors au balcon satisfaire ma curiosité et suis ébahi par un spectacle encore jamais vu.

Une imposante troupe d'hommes, venant du boulevard Champagne, s'avance sur toute la largeur de la rue en direction du boulevard des Flandres. Précédé d'un immense drapeau rouge déployé, frappé de la faucille et du marteau, le poing levé, ils chantent "l'Internationale".

Au carrefour, au pied de notre immeuble, ne voulant probablement pas "s'enterrer" ou "réveiller les morts", ils délaissent la voie du cimetière et empruntent le chemin de Notre-Dame d'Afrique.

Qu'allaient-ils faire là haut ? Je ne l'ai jamais su.

Peut-être rendre grâce à la Vierge Marie et lui brûler un cierge (!) ... pour l'aide apportée aux avancées sociales obtenues²

Les becs de gaz

Dans les premières années de 1930, l'éclairage de la ville d'Alger est toujours assuré par des "becs de gaz" qu'il faut allumer et éteindre à certaines heures (C5.35).

Je revois encore cette scène enregistrée par mes yeux d'enfant :

L'allumeur de réverbère, dès la tombée de la nuit, court en petites foulées d'un réverbère à l'autre. Vêtu d'un cache-poussière gris, coiffé d'une casquette plate, il porte en bandoulière une sacoche et sur l'épaule une longue perche. Il s'arrête, introduit par dessous la lanterne l'extrémité de sa gaule et, ... Ô miracle ! La lumière jaillissait brusquement.

Je le guettais souvent du balcon, pour le voir allumer le réverbère situé sur le trottoir bordant l'étable de M. Muscat. Il éclairait le carrefour des rues, Picardie, Réaumur et Notre Dame d'Afrique.

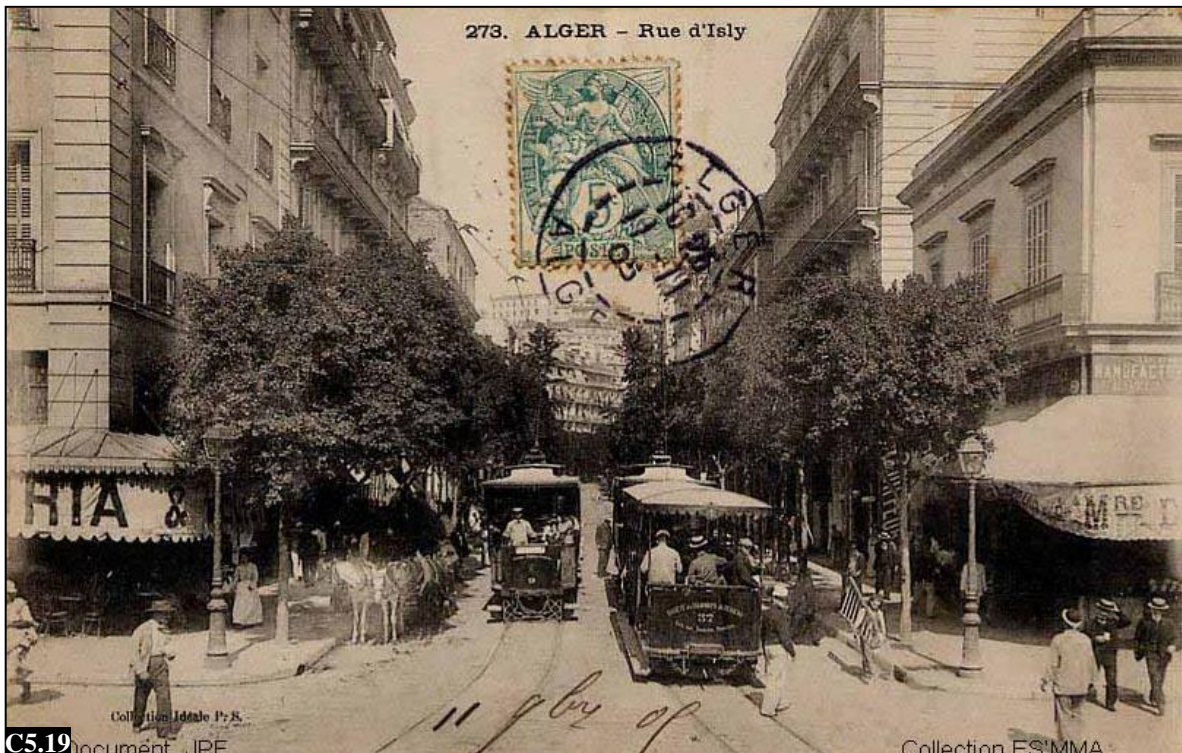
¹ 129 délégués sont désignés dont 67 pieds-noirs et 62 musulmans.

² C'est l'année du Front Populaire et des Accords de Matignon qui donnent naissance aux conventions collectives, à la semaine de 40 heures et aux congés payés (15 jours).



C5.18

1945 – Ligne de trolleybus des T.A.
(Hôpital Maillot - Notre-Dame d'Afrique)



1905 – Alger centre – Les tramways rue d'Isly

Mais par quel mystère, me suis-je toujours demandé, ce "bonhomme" pouvait allumer le réverbère" sans griller une allumette ?

La rédaction de ces lignes, m'a donné "enfin" l'occasion de trouver la solution de l'énigme en consultant Internet. Je rassure toutefois le lecteur, cette attente de plus de 70 ans ne m'a pas beaucoup perturbé, car cela m'est revenu en mémoire à l'évocation de cette rubrique :

La sacoche contenait une batterie d'accumulateur et l'extrémité de la perche était munie d'un crochet et d'un fil électrique. La manœuvre consistait à introduire l'extrémité de la perche dans la lanterne par l'ouverture à clapet située à sa base, ouvrir avec le crochet la manette de la conduite de gaz, puis appuyer sur le bouton de la batterie pour provoquer l'étincelle qui enflammait le gaz. C.Q.F.D.

Les becs de gaz étaient éteints chaque jour, de la même manière, en fermant la manette. Mais, probablement au lit, je n'ai jamais assisté à cette opération qui devait avoir lieu au petit matin.

L'éclairage public électrique et les trolleybus

Quelques années plus tard, vers 1935, les becs de gaz sont remplacés par de modernes réverbères électriques. J'assiste alors à une double électrification : l'éclairage public et les transports.

Depuis de nombreuses années, une ligne d'autobus assure une correspondance pour Notre-Dame d'Afrique à partir du terminus des tramways (C5.19), avenue des Consuls, à l'entrée de l'Hôpital Maillot.

Le terme "ligne" employé paraît "généreux", car, le temps des rotations ne paraissant pas inférieur à une heure, un seul bus devait être affecté à ce circuit.

Aux beaux jours, je guettais parfois mon père arrivant de son travail. Grand marcheur, il venait généralement à pied, le deuxième arrêt, face à notre maison, était à moins d'un kilomètre de celui des trams.

Mais, fidèle abonné aux TA¹, lorsque la "correspondance" "correspondait", il prenait le bus. Je le voyais alors sauter de la plateforme arrière après avoir ôté la chaînette de protection. Des images de véhicules identiques peuvent être vues dans les documentaires retraçant la circulation à Paris avant la guerre.

De mon balcon, je suis aux premières loges pour observer les travaux. Ma curiosité enfantine me garde attentif, de longues périodes, captivé par la pose des lampadaires et le montage des câbles électriques que doivent utiliser les trolleybus. Presque à ma hauteur, les ouvriers étirant les fils sont à quelques mètres de la maison.

L'apparition des trolleybus², (C5.18) modernes, rapides et silencieux, accompagne l'arrivée de la fée électricité. Habités au faible éclairage nous sommes surpris par l'illumination de notre sombre carrefour.

Mais quelques années plus tard, cette surprise effacée, une autre nous plonge dans de sérieux embarras. La guerre ayant entraîné une baisse de luminosité de la ville, nos déplacements, la nuit tombée, se font alors avec beaucoup de gêne.

¹ Tramways Algériens. Une 2^{ème} ligne parallèle bordait la mer : les CFRA (Chemins de Fer sur Route d'Algérie).

² Trolleybus Vétra de type CS 35, plus étroit et plus maniable que les autobus ou les CS 60.



C5.20

1936 – Survol du port d'Alger par l'Hydravion Léo H.242 reliant Marseille à Alger



C5.21

2005 – Alger, la rade, le port, Bab-el-Oued, Saint Eugène, Deux Moulins

Vécue dans une période antérieure, cette situation était maintenant oubliée.

L'accoutumance à l'évolution constante de la Société ne nous permet pas de prendre conscience de l'extraordinaire développement du progrès. Pourtant, toujours en marche, il semble ne pas ralentir mais au contraire s'accélérer.

Malgré nos extraordinaires facultés d'adaptation une modération ne serait-elle pas souhaitable ?

Et ce souhait ne devrait-il pas être un sujet de réflexion et de méditation pour les jeunes générations ?

Le Courrier aérien Alger - Marseille

Durant les années 30, les liaisons avec la Métropole se font essentiellement par voie maritime. Des paquebots relient Alger - Marseille en une vingtaine d'heures. Mais en 1936, un danger menace ces navires : une ligne Alger - Marignane est ouverte, pour des passagers, avec des ... hydravions (C5.20).

Depuis les années 20 et jusqu'à cette dernière date, ils assurent exclusivement le transport du courrier et de certains colis. Ils prennent leur envol au fond du port d'Alger dans l'hydrobase du bassin de Mustapha, et rallient l'Étang de Berre et Marignane en un peu plus de 3 heures.

L'appareil assurant la liaison, passe, à la mi-journée, à quelques encablures de notre maison. Se dirigeant vers l'Est, longeant la côte au-dessus des flots, il prépare son amerrissage. Au bruit des moteurs, j'accourais au balcon admirer le spectacle attendant de voir disparaître ce gros aéroplane derrière la pointe d'El Ketani.

Je rêvais de le voir amerrir mais je fus privé de cette satisfaction. La baie d'Alger s'enfonçant au Sud-Est, encore en vol, il se déroba à mes yeux (C5.21).

Bayard et Breton

Toujours gravées dans ma mémoire par mon regard de gosse, je garde les images de ces deux robustes chevaux de trait.

Pour nous rendre en classe sur la colline, prolongeant la rue Réaumur nous devons prendre les escaliers de la rue des Cassis. Ils débouchaient dans la rue Camille Douls, elle aussi en pente raide. Nous descendions ensuite vers la gauche pour rejoindre la maternelle et l'école des filles, ou montions vers la droite pour rallier l'école des garçons en empruntant le chemin Sidi-ben-Our. L'embranchement des deux voies formait un virage en "épingle à cheveux" en forte déclivité. Il fallait donc être prudent pour éviter les chutes par glissade.

En cours de périple, nous assistions parfois, dans ce carrefour, au passage d'un charroi souvent en difficulté. Les jours de pluie, surtout, le cheval glissait, et malgré le fouet et les jurons il fallait "caler" les roues et tout stopper. Pour les écoliers, le spectacle alors commençait.

Les charretiers dételaient et allaient à la rescousse chercher en renfort, au bas de la rue à la ferme des laitiers maltais, les chevaux "Bayard" ou "Breton".



C5.22

1939 – Jean-Pierre et Marcelle Bénaim
(150^e anniversaire de la Révolution Française)



C5.23

Tri-pied complet >>>



C5.24

Machine <<< à coudre

**Chaise de cuisine
Cannée en paille >>>**



C5.25

Le premier avait une brillante robe baie, celle du second, aussi éclatante, était blanche. L'un ou l'autre attelé, en quelques vigoureux coups de collier, il arrachait la charrette de sa fâcheuse immobilité sous les clameurs encourageantes des enfants. Puis, dans un martèlement saccadé de sabots, virait lentement mais puissamment dans le chemin Sidi Bennour accompagnés de nos cris et nos applaudissements.

Breton, arrivé l'année suivante, plus jeune paraît-il, avait notre préférence. Probablement une manifestation de la solidarité générationnelle

Le 150^e anniversaire de la Révolution Française

Que me reste-il encore en mémoire ?

Laborieusement se dégage la célébration du 150^e anniversaire de la Révolution Française par les élèves des écoles, collèges et lycées en juin 1939, avant les "grandes vacances" et ... le 14 juillet.

Les autorités, à l'écoute des bruits de bottes allemandes dont nous n'avions pas conscience, pour atténuer l'ampleur de la crise politique en France et resserrer l'unité nationale, organisent à Alger une fastueuse manifestation patriotique. Rassemblant écoliers et collégiens costumés, elle se déroule au stade municipal.

Tableaux vivants et défilés sont réglés et ordonnancés minutieusement durant plusieurs semaines. Ma classe préparant le certificat d'études n'est pas retenue.

Par contre Lydie, élève de 1^{ère} à l'EPS¹ de la rue Lazerge, défile en robe blanche. Et Jean-Pierre, avec Marcelle Benaïm la fille de Lucie Gatto, figure dans une représentation populaire. Ils miment une danse paysanne, travestis tous deux en paysans de 1789.

Je n'ai pas assisté à ce rassemblement, mais il me reste la photo de Jean-Pierre et Marcelle (C5.22). Je me souviens encore, à travers quelques "flashes", des commentaires animés de Lydie me mimant sa danse dont je n'ai plus souvenir.

Deux mois plus tard nous étions en guerre. La flamme patriotique en Algérie, toujours allumée, jamais consumée, avait été bien entretenue.

Papa bricoleur

Dans une caisse en bois de sa fabrication (?), logée au "compteur"², mon père entreposait un vieil outillage hétéroclite qui rassemblait, avec marteau, tenailles, scie, lime et pinces, quelques éléments particuliers ayant marqué mes souvenirs :

La vieille assiette rouillée de l'armée, garnie de toutes sortes de vis et de clous de récupération, où, les tordus et les rouillés étaient les plus nombreux.

Le tri-pieds (C5.24) en fonte de cordonnier qui n'en conservait plus que deux, la petite semelle, brisée, avait disparu. Les chaussures de la famille devant faire long usage, étaient toutes ressemelées et rénovées par lui.

Des cordes bien roulées et serrées, et de la colle à bois solidifiée en morceaux. Matériaux utilisés pour le cannage de chaises, sa "spécialité".

Les chaises de cuisine, à l'origine en paille (C5.25), étaient toutes cannées de cordes par Papa. Cannage qu'il rénovait périodiquement, le dimanche matin, devant la fenêtre de la chambre des enfants pour un bon éclairage et une plus grande place.

¹ Classe de 5^{ème} des collèges actuels.

² Nom donné au placard au fond du couloir abritant le compteur de gaz de ville.



1935 – Un sou



1935 – Deux sous



1936 – Cinq sous



1932 – Dix sous



1928 – Billet de 20 francs (recto)

1928 – Billet de 20 francs (verso)



C5.31

Je l'observais rebâtir posément le fond du siège du meuble "démonté" la veille au soir, en entrelaçant les cordes qu'il raidissait solidement et bloquait habilement. En véritable artiste, il mêlait les fils blanc et noir pour former des figures géométriques simples mais originales.

Le remontage suivait et le recollage s'effectuait avec les morceaux de colle liquéfiés au bain-marie, dans en vieille boîte métallique. La chaise était maintenue rigide par un système de tourniquets consistant à ceinturer les pièces d'une ficelle qu'il serrait, en la tournant sur elle-même, à l'aide d'un bout de bois. Des serre-joints auraient été plus adéquats, mais l'outillage du bricoleur n'était pas encore vulgarisé, "Castorama" ... était encore bien loin.

Les gestes mesurés de cette technique artisanale captivent toujours ma mémoire.

Et encore ... !

Quelques dernières "fouilles" font ressurgir diverses images familières perdues dans les méandres de ma mémoire :

- . Le sou :

Le fameux sou troué (C5.26). D'une valeur de 5 centimes, en cupro-nickel, il pesait 2g en 1935. Frappé en maillechort il pesait encore 1,5g en 1938, mais, vaincu par l'inflation, il disparaissait avec la guerre.

Les 2 sous et 5 sous troués (10 et 25 centimes) (C5.27-28) subirent le même sort un peu plus tard. Les 10 sous "pleins" (50 centimes) (C5.29), en bronze-aluminium, résistèrent plus longtemps mais furent emportés à leur tour par les dévaluations successives.

Avec 5 sous on s'achetait une portion de "calentica"¹ ou une "coca" à la "frita" ou aux blettes².

- . La machine à coudre de ma mère :

De marque "Singer" (C5.23), avec laquelle, en couturière chevronnée, elle habillait toute sa petite famille. Elle confectionnait, en particulier, mes tabliers scolaires et mes culottes courtes, attendant avec impatience de pouvoir porter des pantalons longs.

- . Le journal de mon père :

"La Dépêche Algérienne", déposée tous les matins dans notre boîte aux lettres par un distributeur indigène payé à la semaine.

C'était sa seule lecture, et, plus tard, je me suis demandé comment il arrivait à lire les articles, ou plus exactement à les déchiffrer et les comprendre, alors que manifestement il était resté pratiquement illettré.

Mais ce journal, soigneusement plié et découpé en feuillets aux dimensions adéquates, avait une autre importante fonction. Ses pages fractionnées, liées d'une ficelle accrochée dans les WC, remplaçaient avantageusement et gratuitement le papier de toilette encore inconnu³.

- . Galoufa :

C'est le surnom donné à l'employé municipal chargé de capturer les chiens et chats errants. La rage étant endémique en Algérie.

Accompagné d'un agent de police, il parcourait les rues d'Alger dans une camionnette aménagée en chenil comprenant une douzaine de cages grillagées.

¹ Flan salé de farine de pois chiches comme la "cade" en Provence, mais plus épaisse.

² Chausson garni d'une friture de tomates et poivrons ou de blettes. Rien à voir avec le "coca-cola".

³ Le papier de toilette, considéré comme un produit de luxe, ne s'est imposé qu'à partir des années 1950-1960.



C5.32

1934 – Déraillement du train Alger-Oran près de la gare de Saint-Cyprien - Les Attafs
Photos de Georges Siegwald, Maire des Attafs. Son fils, un ami, est Maire-adjoint à La Crau.

GRANDS RÉSEAUX FRANÇAIS
ET
CHEMINS DE FER ALGÉRIENS

Annexe Commune aux Tarifs Généraux de Grande Vitesse et aux Tarifs
Spéciaux V N° 1, V 101 (Titre 1) et V N° 2/102 (Chapitre 1: S D)

Familles comptant au minimum 3 enfants
de moins de 18 ans

CARTE D'IDENTITÉ N° 30986 C.F.A.
Valable jusqu'au 29 Septembre 1938

DONNANT DROIT à une réduction de 25%
sur le prix des billets simples
ou d'aller et retour ordinaires

Délivrée à M. Jérémy Pérez
176 Rue de Picardie
Alger

Signature du Titulaire: (1)

Alger le 30/11/1936

Signature du Représentant du Réseau
qui délivre la Carte:
Chemins de Fer Français

CETTE CARTE NE PEUT, EN AUCUN CAS, SERVIR DE TITRE
DE CIRCULATION et doit être présentée à toute réquisition.
(1) Le chef de famille signe quand le titulaire
est un enfant de moins de 7 ans.

C5.33

<<< 1936 – Carte de réduction des C.F.A.



C5.34

1939 - Plaque d'identité
(à mon poignet en 1939-1940)

Un animal aussitôt repéré, il stoppait et entamait l'approche en tenant dans une main un long bâton terminé par un lasso, et dans l'autre, un fouet.

Mais dès cet instant, tout se compliquait. La bande de gosses qui suivait le véhicule en scandant : "Galoufa" ! "Galoufa" !, se déchaînait alors en hurlant : "Galoufa scapa" ! "Galoufa scapa" !¹, pour effrayer et faire fuir le chien. Et, malgré l'intervention du policier, les membres de la "meute", plus agiles, parvenaient généralement à faire déguerpir la bête.

Ainsi, pour son malheur, les virées de Galoufa à Bab-el-Oued n'enrichissaient pas beaucoup son tableau de chasse.

La Garratt :

C'est le modèle de locomotive à charbon tractant les trains de voyageurs sur la ligne Alger-Oran

Ce vocable fut prononcé avec admiration par mon père en 1933, lors de la mise en service d'un nouveau type de machine aux remarquables performances, la Garratt "double Pacific" (231 t et 132 t). Longue de 40 m avec son tender, puissante et rapide, elle était capable de soutenir le 110 km/h et d'atteindre les 130 km/h.

À l'occasion d'un voyage à Oran, la première vision de cette masse monstrueuse m'impressionna fortement. Cette image, et le déraillement du train près de la gare de Saint Cyprien - Les Attafs² (C5.32), quelques temps plus tard, favorisèrent probablement la mémorisation de ce nom. Mon père, à son bord ce jour là, sortit indemne de l'accident, car, par chance son wagon ne quitta pas les rails. À son retour, il nous conta sa mésaventure, restée toujours bien vivante mais floue dans ma mémoire.

La plaque d'identité :

Longtemps oubliée, elle rejailli dans ma mémoire à la mort de Lydie. Geneviève, sa fille, la retrouva égarée dans ses affaires et me l'a remise (C5.34).

Je la portais au poignet pendant la guerre à l'aide d'une gourmette métallique disparue depuis. Comme les soldats, je devais pouvoir être identifié après un bombardement (!). Mes sœurs par contre ne voulurent pas porter cet "affreux bijou".

"Frapper", et non pas "graver", notez la nuance, elle était en effet grossièrement marquée au poinçon, sans respect de l'orthographe. Le nom porte un "z" au lieu d'un "s", alors que Papa, pour éviter les homonymes, était pointilleux sur la terminaison de son patronyme.

Cette plaque étant assez répandue, le fabricant avait trouvé là un lucratif filon



**"Que la lumière soit !"
"Et la lumière fut."**

¹ De l'espagnol "escapar" signifiant "échapper" ; "escapar se" : s'échapper, se sauver.

² Cette gare sur la ligne Alger - Oran desservait deux villages : Saint Cyprien et Les Attafs.